Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 13

Artikel: Entre bonnes amies
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219426

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ques de vendredis, de 11, de 13, d'araignées, de chats noirs, etc., etc., tirent leur réputation d'un fait extrêmement simple et quelque peu apparenté à ce qui contribue à l'érection du piédestal sur lequel trônent les faux prophètes de tous genres dont nous sommes entourés. Quand les dires de ces voyants sont exceptionnellement confirmés par les faits, ces Messieurs et leurs partisans s'empressent de le crier à tous les vents et surtout de le resasser à satiété ; lorsqu'ils ont tort, ce qui est beaucoup plus fréquent, ils se taisent prudemment et personne ne prend garde à leur mésaventure. Si, par hasard, quelqu'un les surprend en défaut, ils ont force excuses à leur disposition, car toute règle a ses exceptions, répètent-ils avec les sages. C'est pourquoi la renommée de ces faux prophètes a des racines si profondes ! Goethe s'exprimait à peu près dans le même sens sur le compte des médecins qui lui inspiraient cette réflexion mordante :

— Le soleil éclaire leurs guérisons, mais la terre cache leurs exécutions !

Tout cela me remémore une journée du printemps 1918 où, si je n'avais pas été tout imbu de la mentalité de mon village, je crois bien que je n'y aurais pas tenu. Voilà, sans rien broder, comment j'ai été à deux doigts de devenir ce jour-là foncièrement superstitieux. Je devais aller relancer un mauvais client, un Allemand de Prusse, fier et apparemment sans scrupules, en séjour pour affaires dans un des premiers hôtels de Vitznau, au lac des Quatre-Cantons. L'affaire était telle que je fus autorisé à me faire accompagner par l'agent de police de Weggis, le village voisin. A Lucerne, le matin avant de dîner et de m'embarquer sur le bateau, je m'en fus en balade autour du mur d'enceinte et de ses trois tours pittoresques dominant la ville au Nord-Ouest. En rentrant, ne fallut-il pas que je casse la canne de mon parapluie sur lequel je ne m'étais appuyé pourtant que légèrement, ma petite personne ne pesant pas cent kilos, tant s'en faut. Sans trop approfondir cette contrariété, je fis faire la réparation nécessaire chez le premier marchand de parapluies rencontré.

Une heure plus tard, assis à une table du buffet de la gare en face d'un ami, je mâchais avec appétit un croûton de pain en attendant le potage. Tout d'un coup, quelque chose craque dans ma bouche et un corps dur roule sur la langue. Une dent, une véritable, venait tout simplement de se briser. — Tiens, dis-je, il faut que tout se casse aujourd'hui. C'est fâcheux, car je ne puis remplacer la dent aussi facilement qu'une canne de parapluie. Néanmoins, le dîner, malgré ce second contre-temps, me parut bon et je me serais tranquillisé si un quart d'heure plus tard un autre sinistre craquement ne s'était fait entendre dans une rangée de verres à vin déposées les uns dans les autres au bout de la petite table où précisément nous mangions. Il n'y avait eu aucun tremblement, aucun mouvement capable d'ébranler la table et cependant le verre soutenant la pile la plus rapprochée de moi s'était fendu du haut en bas. Cette fois, vraiment, je n'eus plus envie de plaisanter. En moins de deux heures, je venais d'assister, impuissant, au bris de mon parapluie, d'une dent précieuse et d'un verre à vin que personne n'avait touché, choses qui, même isolées, ne m'étaient jamais arrivées. Ce nombre de trois me paraissait avoir aussi quelque chose de particulièrement significatif. En plus, nous étions en plein vendredi, comme mon compagnon me le fit remarquer d'un ton qui avait l'air de prédire calamités et catastrophes.

Sur le bateau, je ne pus m'empêcher d'être un peu préoccupé. Ma mission n'était pas agréable. De quel bois se chauffait aussi l'individu que j'allais surprendre ? Et puis le temps n'avait rien de gai ; le ciel était très sombre. Des nuages opaques, lourds de l'eau qu'ils s'apprêtaient à déverser avec abondance, se traînaient sur le flanc des montagnes. Le lac lui-même, si bleu d'ordinaire, avait une couleur livide, tachée par ci par là de plaques lugubres.

On toucha sans encombre le débarcadère de Vitznau où le gendarme m'attendait. Dix minutes après, nous frappons à la porte de mon client. Le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'on vint ouvrir fut pour moi plein de visions effrayantes. On a beau être en compagnie d'un agent de police, on ne sait jamais à qui sera destinée la première balle. En pensée, je voyais déjà une figure rageuse, des yeux injectés de sang et un browning braqué sur nous. Enfin bref, la porte finit par tourner sur ses gonds. Nous avions attendu cinq longues minutes, pendant lesquelles notre Allemand, pensions-nous, devait avoir pris toutes ses précautions. Au lieu d'un, deux jeunes hommes, de taille élancée, flanqués d'un dogue énorme, nous reçurent. Le chien s'avança, je crus qu'il allait me sauter à la gorge. Toutefois, la forte main de son maître le retint et le fit disparaître. On nous fit entrer. Sans être cordiale, la réception, après le préambule énergique de circonstance, ne fut cependant aucunement dépourvue d'aménité. On s'expliqua en toute franchise, compulsa des documents, on fit des calculs et avant de repartir nous obtînmes pleine et entière satisfaction, pendant que de grosses gouttes de pluie venaient s'écraser contre les fenêtres comme si elles avaient voulu laver tous les péchés d'Israël.

Malgré les augures, aussi impressionnants par leur nombre que par leur uniformité, tout se passa donc sans incident et la rentrée s'accomplit dans les mêmes conditions.

Depuis lors, quand des « signes » m'apparaissent, dussent-ils être superposés comme à Lucerne, je ne puis m'empêcher de songer à ce vendredi et à l'inanité de mes appréhensions. Et puis, croyez-m'en, le fait de sortir d'un village où les gens ont la conscience tranquille, un grain de bon sens et même, lorsque c'est opportun, un tant soit peu de prudence, vous met à l'aise quoi qu'il arrive.

Jean Doron.

LA BOITE DE CONSERVES

COMME en se privant, avec opiniâtreté, sa mère vient de lui acheter une paire de galoches neuves, il profite de sa première sortie sur le chemin de l'école pour les essayer.

Le hasard indulgent a mis précisément sous ses pas une boîte de conserves abandonnée. Un coup de pied dextrement appliqué la fait voler à dix mètres de là. La fuite du gibier de métal met en joie le chasseur en herbe. Il fond sur le récipient qui n'en peut mais, le défonce et le carambole de nouveau.

De droite, de gauche, en guingois, la boîte se comporte comme une poule affolée. Son bourreau ne lui laisse pas de répit. Où qu'elle se réfugie, le bélier de cuir surgit, vivant ressort de catapulte, et fait carillonner lamentablement son derrière crevé.

Cela devient au long des pavés, une cavalcade chaudronnante et sonore. Les chiens hurlent, les enfants crient, les vieux, réveillés en sursaut, évoquent en chevrotant tous les diables d'enfer.

L'ouragan à cartable n'en a cure. Rouge, suant, casquette de travers et lacets dénoués, il continue dans le lointain sa poursuite apocalyptique jusqu'au seuil de la caserne rébarbative où l'attend la leçon.

Il hésite un instant, partagé entre le plaisir de courir et le respect de la discipline, puis d'un dernier coup de sa galoche déchirée, sombre, vengeur, muet, il envoie la martyre dans les jardins, là-bas, au cœur de l'anonyme.

Les bonnes langues. — Quelques messieurs dissertaient des charmes d'une femme de leur connaissance, un peu dépourvue de charmes physiques.

— Ah ! mon Dieu, dit le premier, elle est plus plate qu'une lame de rasoir.

— Voûtée comme elle est, renchérissait un second, elle ressemble à un saule pleureur.

— Résumez-vous, Messieurs, dit un troisième, et dites que c'est une... sole pleureuse.

Entre bonnes amies. — Ma chère, veux-tu me permettre de te présenter mon fiancé ?

— Mais certainement. Tous ceux que je t'ai connus étaient charmants !

LES PATOIS ROMANDS

Notre fidèle collaborateur Mérine a déjà parlé ici du « Glossaire des patois romands ». Il en a parlé en termes chaleureux, comme il convenait. Mais étant donnée l'importance de cette publication et l'intérêt qu'y porte le « Conteur » et tous ceux qui aiment notre pays et les choses de chez nous, nous croyons pouvoir revenir sur la question et reproduire le très intéressant article qu'a publié, dans l'« Educateur », notre non moins fidèle collaborateur patois, Marc à Louis.

* * *

La Suisse romande existe-t-elle encore ? Telle est la question, reprise de Samuel Cornut, que se pose M. Arthur Piaget, président de la commission philologique du « Glossaire des patois de la Suisse romande ». Si elle existe ? monsieur Piaget. Regardez plutôt la couverture de l'« Educateur », organe de la Société pédagogique de la Suisse romande, y lit-on. Est-ce là, pour les instituteurs, seulement une expression géographique ou historique ? Elle est cela sans doute, mais elle est mieux que cela pour eux. C'est un esprit dont les divers cantons romands sont le corps. C'est une pensée dont ils sont le sourire, selon l'expression de Mistral ; un parfum fait de toutes les fleurs écloses sur les sols vaudois, neuchâtelois, valaisan, fribourgeois, jurassien ou genevois ; une famille spirituelle enfin, qui a son génie, celui que Juste Olivier devinait caché dans nos montagnes, dans nos forêts, dans nos sillons, dans nos ceps, et qui s'est « matérialisé » dans notre langage commun.

Car il y a eu une fois, vers les temps du second royaume de Bourgogne, un parler romand autochtone. A cette langue, issue du latin vulgaire, pour qu'elle durât et fût une, il a manqué une littérature. Les circonstances régionales ont favorisé sa diversité, « son génie, comme dit Joseph de Maistre, se mouvant de tous côtés pour chercher ce qui lui convenait. » Supplantée par le français, elle est devenue patois, sans cesser jamais d'incarner l'âme de nos pères. Elle chante encore en nous qui l'avons oubliée. Liauba ! En l'entendant là-bas, sur la terre étrangère, les Cent-Suisses sentaient une larme rouler au bord de leurs moustaches grises et désertaient.

Un jour, on s'aperçut qu'elle allait disparaître et qu'un suaire fait de l'esprit nouveau et tentaculaire du français allait la recouvrir à jamais.

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ? s'écrièrent alors quelques bons esprits :

Dans son éclat, dans sa fraîcheur,
Avant qu'elle nous laisse,
Embaumons-la, forme et couleur,
La frêle enchanteresse.

Et, comme autrefois au Grütli, trois Suisses se levèrent : M. Gauchat, de l'Université de Zurich, déjà connu par sa thèse sur le patois de Dompierre, MM. Jeanjaquet et Tappolet, l'un professeur à Neuchâtel, l'autre à Bâle. Ils jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir recueilli « l'âme de nos pères prête à s'envoler ». Ils se mirent à l'œuvre. Ils s'adjoignirent d'abord un enquêteur infatigable, chargé de rassembler les noms propres de lieux et de personnes, M. le professeur Muret, à Genève. Ils intéressèrent à leurs travaux les autorités fédérales et la Conférence romande des conseillers d'Etat, chefs des Départements de l'instruction publique. Ils débrouillèrent tous les matériaux qu'avait déjà accumulés la piété patriotique des doyens Henchoz et Bridel, de Mme Odin, à Blonay, de Louis Favre pour ne citer que les principaux. Tout ce qui avait paru en patois fut analysé, étiqueté, mis sur fiches. Puis, comme il fallait récolter sur place, avant qu'ils ne disparussent, les vocables patois des différentes parties du pays, les « Trois Suisses » surent s'entourer de nombreux collaborateurs régionaux. La ruche était dès lors en travail : de partout les abeilles apportaient le suc de leurs investigations, que, dans les cellules, un labeur incessant transformait en miel.

Il fallut pour cela un effort de vingt-cinq ans, un quart de siècle, pendant lesquels on enquêta, contrôla, accumula, tria, séparant les plantes folles, les « outsider », des plantes savoureuses de notre terroir. Un million et demi de fiches reçurent cette « substantifique moelle ». Enfin, ces jours seulement le premier fascicule du « Glossaire » naquit.

Oui, le « Glossaire des patois de la Suisse romande » avait vu le jour, « soulageant nos consciences » patriotiques, pour employer la jolie expression de M. Piaget. Entendons-nous du reste au sujet du mot « Glossaire ». Il ne s'agit pas ici d'un de ces dictionnaires comme il y en a beaucoup, semblables aux ossements desséchés du voyant hébreu. Chacun des articles du « Glossaire » est au contraire un être